

## **Le travail de naître, pas seul au travail de n'être pas, seul**

**André Masson**

Pour répondre à l'invitation de Serge Vallon et de Jacques Nassif d'intervenir dans l'enseignement Croyance, Loi, Transfert, occasion de nous donner la parole après la lecture de nos écrits jugés un peu compacts, nous avons décidé de retravailler en cartel, à Poitiers, Marie-Claire Bœnisch, Guy Ciblac et moi, avec la participation irrégulière de Jacques Donnefort-Paoletti.

Notre argument pour aujourd'hui, paru dans le dernier courrier, vous indiquait comment nous allons essayer de répondre d'un déplacement attendu.

Pour ma part, je me suis accroché à l'appel sans réponse de J. Nassif, concernant sa remise en cause du concept d'identification, qui redoublait son souhait de ne pas être seul à assurer la charge de cet enseignement.

Un titre m'est venu pour nommer mon intervention : le travail de n'être pas seul.

Seul, l'analyste l'est dans l'exercice de sa fonction, quand il doit décider de quoi il s'autorise pour n'être pas.

N'être pas là pour lui, c'est-à-dire pour l'expression de sa petite personne, l'enfant qui ne s'est pas fait tout seul, objet de la filiation façonné par le tissu affectif auquel il s'est soumis, sujet de sa dépendance aux représentations auxquelles la vie réelle et langagière l'ont contraint. Et pourtant, c'est aussi cette matière-là qui doit accueillir la chose qui passe dans la relation analytique.

L'enfant naît, pas seul.

L'enfant naît au langage, appelé, dans la réciprocité immédiate d'un appel qui se fait entendre et qui confond croire et savoir, encore indistincts.

Que croit ce petit garçon de huit mois qui pleure d'avoir été embrassé par un oncle pas encore connu qui croyait le reconnaître comme neveu par ce baiser, sans savoir que l'expérience quotidienne de cet infans est d'être tout au plaisir de mordre avec ses incisives toutes neuves, et de ne pas vouloir quitter les bras des de ses deux parents qui l'adorent ? A quoi ça croit en lui ?

Est-ce l'inscription de savoir être mordu d'amour et d'aimer mordre, comme valeur d'estime, de quiddité, à laquelle il s'identifie, qui lui fait croire être mordu pour de bon dans cet acte extérieur de reconnaissance auquel il se soumet ?

La représentation existe déjà, inscrite dans l'être, sans représentant pour la dire lui-même, si l'extérieur ne la dit pas pour lui, bien que l'observation de son comportement quelques heures le ferait savoir.

Cet infans peut donc savoir quelque chose : adorer mordre – être mordu d'adoration, qu'il ne sait pas, mais auquel là où ça passe croit, par identification.

Croira-t-on cette petite fille de cinq ans qui confie : « Un homme avec une voiture rouge est venu, il a mis sa main là (touchant elle-même son pubis), il a donné de l'argent à maman et il est parti ; papa n'aime pas beaucoup ça. »

Si l'on fait confiance à son dire, de quel savoir s'agit-il ? Qui concerne-t-il ? Cherche-t-elle à distinguer savoir et croire à travers l'expression de la croyance qu'elle suscite, et à laquelle on se laisse prendre si l'on ne cherche pas à savoir, par le contexte, le sens à donner à ces propos, si l'on ignore l'ancienne activité de prostitution de sa mère, les allées et venues de voitures encore autour de la maison, qui y vit et comment ?

Est-elle l'objet d'un commerce pornographique dont elle se plaint, en s'appuyant œdipiennement sur son père ? Cherche-t-elle à se faire l'objet convoité tout en le dénonçant ? Quelles représentations investit-elle ? A quel savoir s'identifie-t-elle ? Comment ce savoir dont elle se fait le messager la concerne dans sa demande de reconnaissance ou d'adoration ? A celui qui l'écoute, en se demandant s'il doit la croire, elle dira : « C'est vrai. » Puis l'insistance dubitative de celui-ci lui fera entendre, à lui : « C'est pas vrai. » Quel travail de partition s'opère-t-il alors dans ce changement d'opinion ? Cette expérience suscitera-t-elle la croyance en la non-toute-puissance des adultes qui croient suffisamment ce qu'elle dit pour que son témoignage ne les laisse pas tranquilles, et qui n'y croient pas trop pour avoir envie d'en savoir un peu plus, avant de décider ce qu'il convient de croire, après en avoir établi les raisons.

A quoi la confiance raisonnée donnera-t-elle son crédit ? Quelle réponse juste doit donner l'adresse à laquelle cette petite fille s'est confiée, pour qu'elle continue de vivre dans l'estime d'elle-même, lui permettant de se faire confiance, d'avoir confiance, d'être en confiance : adresse qui ne sait peut-être pas que l'identification hystérique dit la dépendance au désir de l'Autre pour satisfaire la demande d'amour.

Pour tenter de construire ma réponse sur la validité du concepts d'identification, je m'appuie sur ces deux exemples empruntés à la réalité. Mais quelle réalité ? si ce n'est celle que je fais exister avec les mots de mon intervention qui doit juger de l'opérabilité de ce concept dans l'analyse.

Freud nous dit dans *l'Esquisse*, traduite par J. Nassif, sous le titre « Penser et réalité » :

*« C'est donc le but et la fin de tous les procès de pensée que de se ménager un état d'identité, de transporter une quantité d'investissement (Q'□) prenant sa source à l'extérieur, pour l'amener à un neurone investi à partir du Je. La pensée, qu'elle reconnaisse ou qu'elle juge, cherche à instaurer une identité avec un investissement corporel, la pensée reproduisante l'obtenant avec un investissement psychique (propre à chaque événement). La pensée, lorsqu'elle juge, prépare le travail à celle qui reproduit, en lui offrant des frayages acquis permettant la continuation de l'errance associative. Pour peu que l'indication de réalité vienne s'ajouter à la perception, à la fin de l'acte de pensée, et le jugement de réalité, la croyance, obtiennent gain de cause, la cible de tout le travail étant touchée.*

*Pour ce qui est de l'acte de juger, il est encore à remarquer que son fondement se trouve à l'évidence dans la présence d'expériences corporelles de sensations et d'images de mouvement qui sont personnelles. Tant que celles-ci font défaut, l'élément malléable du complexe de perception reste incompris, c'est-à-dire, qu'il peut être reproduit, mais sans donner la moindre orientation pour la suite du cheminement de la pensée. »*

Puis, deux paragraphes plus loin :

*« L'acte de juger, qui sera plus tard l'instrument permettant de reconnaître un objet ayant peut-être une valeur dans la pratique, est donc à l'origine constitué par un procès d'association entre les investissements en provenance de l'extérieur et ceux ayant leur source dans le corps propre, ce qui donne une identification entre [] et les investissements ou informations venant de l'intérieur. »*

Freud et Lacan, par leur théorisation, ont identifié, l'un le représentant de la représentation, l'autre le signifiant, pour marquer le procès de jugement dans la réalité de la psychanalyse. De la reconnaissance du premier ou de la coupure du second dépend l'efficace de l'opération.

La dernière phrase qui termine le paragraphe que je viens de citer est la suivante : « *Ce que nous appelons des choses sont des résidus qui se soustraient à l'acte de juger.* »

Nous avons sans cesse à faire ces choses, à identifier ce qui se passe dans ce qui se passe dans la relation analytique, il y a ce qui a été identifié, et ce qui reste, sans cesse.

Dans son livre *La folie Wittgenstein*, Françoise Davoine tente de représenter « l'outil cassé du nom » dans son dysfonctionnement. Nous avons été très intéressés de la rencontrer et de travailler avec elle et Jean-Marc Gaudillère, un samedi après-midi à Nantes, à la mi-janvier. Cette rencontre est venue créditer, pour moi, la valeur du croire dans ma réflexion sur le signifiant.

J'ai longtemps cru savoir ce qu'il était en l'identifiant à la matérialité sonore. En considérant, aujourd'hui, qu'il est ce qui du matériel sonore fait appel à une adresse humaine pour être entendu et reconnu comme ayant valeur de représentation humaine, en laquelle Je peux croire, s'investir, suis-je en accord avec Lacan qui le définit comme « *n'étant pas ce que sont les autres signifiants, dont il découle qu'il ne saurait être lui-même* » ?

J'extrais, toujours du séminaire *L'identification*, quelques connotations qui précisent cette définition :

*« La différence signifiante est distincte de tout ce qui se rapporte à la différence qualitative qui peut à l'occasion souligner la mêmeté signifiante, c'est-à-dire la différence à l'état pur. »* (6 déc. 1961)

*« C'est le signifiant qui tranche, c'est lui qui introduit la différence comme telle dans le réel, et justement dans la mesure où ce dont il s'agit n'est point de différences qualitatives. »*

*« Les signifiants ne manifestent d'abord que la présence de la différence comme telle et rien d'autre. La première chose donc qu'il implique c'est que le rapport du signe à la chose soit effacé. »*

*« Cet I marque la différence pure. »*

*« Le pas franchi est celui de la chose effacée. »*

Je comprends l'identification au trait-unaire, défini comme l'auto-différence du signifiant, comme ce qui spécifie l'appartenance d'un être au fait humain : un, dans l'espèce humaine, comme différent, ce dont ne cesse de témoigner son insertion langagière.

Mon travail précédent me conduit à me représenter l'outil du nom, comme liant deux cercles : l'un se présentant avec une demi-torsion, en 8 : l'autre passant dessus, puis dessous, dessus, enfin dessous la consistance croisée avant de se refermer en 0. Ce nœud du fantasme réalise une sorte de nœud borroméen, mais à deux consistances au lieu de trois. La

manipulation de ce nœud permet d'expérimenter le passage de cette demi-torsion du cercle torsadé à l'autre qui le devient à son tour, et ainsi de suite. La circulation de la demi-torsion véhicule la propriété mœbienne de faire correspondre chaque point avec l'inverse de son symétrique.

Ce nœud peut être réalisé avec une consistance semi-rigide pour l'un des deux cercles, permettant de le présenter sous une forme tétraédrique, mais fixant la demi-torsion dans la consistance souple. Les quatre sommets présentent les quatre croisements de consistance qui sont quatre passages dessus-dessous dans le nœud présenté avec deux consistances souples.

J'utilise les deux cercles pour figurer l'un, la vectorisation de l'acte : entendre, croire, dire, savoir ; et l'autre, la vectorisation des constituants du nom : son, signifié, signe de la valeur de la chose humaine, signifiant. Chacun pourra combiner les quatre premiers avec les quatre seconds. La conjonction à laquelle je m'arrête pour sa valeur nommante coordonne : dire le son, savoir la signification, croire le signe de quiddité humaine, entendre le signifiant.

Les constructions cliniques de F. Davoine, qui nouent la sienne à celle de Casimir, Théodore, Constance et Mme Durand, solutionnées par un jeu de langage dont le livre rend compte, après coup, m'ont aidé à proposer une formule de la théorie implicite de l'outil du nom.

Une désignation nommante est l'écriture de la raison d'une signification au lieu de l'autre concomitamment à l'inscription de ce qui fait signe de la valeur de vérité humaine dans la singularité d'un lien filial, au lieu de l'Autre. Cette inscription se marque dans l'effacement du signe dans son devenir signifiant, dans le temps même où l'adresse lit le savoir de la signification comme cru. Cette lecture lie la symbolisation d'une nomination à la déliaison d'une dépendance réelle à l'image qui faisait signe.

Cette lecture ne se réalise que dans l'après-coup de son effectuation quand elle a lieu.

Mon appropriation de la topologie lacanienne, peut-être riche de bévues, s'approche doucement de la représentation du signifiant comme surface déformable, trouable, coupable, et retournable, matière immatérielle du point-trou.

Mayette Viltard, dans le n° 21 de *Littoral* intitulé L'identité psychotique, propose un point de vue sur l'identification comme le nom du passage du moi à l'objet et de l'objet au moi, en insistant sur le fait que Weshel qui compose le mot allemand Wechselbeziehung, habituellement traduit « relation réciproque », signifie l'échange, le passage au sens de l'opération de passage du jour à la nuit ou d'un lieu à l'autre.

Elle développe comment Lacan, avec la topologie, tente d'identifier les trois modes d'identification désignés par Freud, donc distincts, de façon homologue sans recourir à la substance mythiquement mangée.

Elle tente d'écrire topologiquement l'échange envers/endroit, dedans/dehors, contenant/contenu, intérieur/extérieur, moi/objet par l'opération du trouage.

Mais qu'est-ce qu'un trou ?

Je termine là, mon travail de naître, pas seul, à la topologie pour continuer mon travail de n'être pas, seul dans la fonction analytique à laquelle je crois sans m'y croire, bien qu'il s'y laisse prendre sans le savoir.